

**Figures marquantes de la solidarité – 6<sup>e</sup> rencontre : Charlotte Tassé**

Conférence prononcée le 7 mars 2023 à l'auditorium de la Grande Bibliothèque

Invité : Alexandre Klein, historien et professeur auxiliaire, Université d'Ottawa

Animateur : Éric Bédard, historien

Texte publié le 24 avril 2023



Charlotte Tassé à son bureau vers 1947.  
BAnQ, fonds Charlotte Tassé.

Le nom de Charlotte Tassé (1893-1974) est aujourd'hui largement ignoré du grand public comme de beaucoup de spécialistes. Pourtant, l'œuvre de cette garde-malade canadienne-française fut essentielle au développement et à la reconnaissance de sa profession, comme à l'évolution des soins de santé au Québec au cours du XX<sup>e</sup> siècle. Elle fut en effet une importante figure canadienne-française de la solidarité, tant à l'égard de ses consœurs gardes-malades qu'elle invita à s'unir et à se faire entendre, qu'à l'égard de la population québécoise dont elle œuvra à faire reconnaître la singularité et à améliorer la prise en charge. « J'ai passé ma vie à prendre la part de la Canadienne française » [1], résumait-elle ainsi,

quelques années avant sa mort, sans mentionner qu'elle avait aussi et surtout administré l'un des plus importants centres psychiatriques du Québec, dirigé deux écoles d'infirmières et une revue professionnelle de référence, créé de toutes pièces une profession infirmière à part entière – celle de garde-malade auxiliaire –, et instauré l'une des premières formations à valeur universitaire en *nursing* psychiatrique de la province. C'est que plus d'un demi-siècle après le début de sa carrière, cette actrice incontournable de l'évolution des soins infirmiers au Québec défendait encore, avec ardeur, le modèle de la garde-malade canadienne-française qu'elle avait contribué à forger et dont elle était toujours, à 78 ans, la plus pure incarnation.

### De Saint-Georges-d'Henryville à New York

Marie Jeanne Charlotte Tassé est née le 2 mai 1893 à Saint-Georges d'Henryville, un petit village de la vallée du Richelieu situé à quelques kilomètres de la frontière avec les États-Unis. Deuxième d'une fratrie de onze enfants (dont deux décédèrent en bas âge), elle est la fille de Charles-Eugène Tassé (1861-1947), propriétaire terrien grâce à l'héritage d'un père médecin, et d'Ernestine Lafond (1864-1949), fille d'un notable du village qui en fut par trois fois le maire. Elle grandit donc au sein d'un milieu aisé, dans une belle maison victorienne « avec ses galeries sur trois côtés, son toit mansarde et ses murs pièces sur pièces recouverts en stucco [2] ».



La maison des Tassé à Saint-Georges-d'Henryville. BAnQ, fonds Charlotte Tassé.

C'est chez les Religieuses de la Présentation de Marie – d'abord au couvent de son village, puis à celui de Roxton Falls dans les Cantons de l'Est – que Charlotte étudie et forge le caractère bien trempé qui la qualifiera pour le reste de son existence. L'éducation donnée

par les sœurs apportait en effet, selon un commentateur du début du XX<sup>ème</sup> siècle, « une distinction de manières, une pureté de langage, une certaine trempe de caractère que seule possède et sait transmettre à ses enfants la jeune fille bien élevée et bien instruite, devenue mère sérieuse et dévouée, restant toujours femme de culture soignée et de goûts délicats [3] ». Le portrait correspond en tout point à ce que deviendra Charlotte, à ce détail près qu'elle ne sera jamais mère. C'est en effet à la profession infirmière qu'elle choisira de se dédier, corps et âme [4].



La famille Tassé à Henryville à l'été 1915. Charlotte Tassé est la deuxième assise, en partant de la gauche. Photographe non identifié. BANQ, Fonds Charlotte Tassé, P307,S1,SS1,D3,P30.



Charlotte Tassé à l'âge de 25 ans, en 1918.  
Photo : Dupras et Colas. BAnQ, Fonds  
Charlotte Tassé, P307,S3,SS1,D7,P48.

Suivant les traces de sa sœur aînée Liliane (1892-1944), Charlotte intègre le 2 février 1914 l'école de gardes-malades de l'Hôpital Notre-Dame de Montréal, la première école de gardes-malades laïques francophones du Québec. Elle y suit pendant trois ans [5] une formation théorique sur l'anatomie, la physiologie, la bactériologie ou encore la matière médicale, mais aussi une formation pratique, incluant des stages en obstétrique, en chirurgie ou en traitements des maladies contagieuses. Charlotte est bonne élève. Son dossier conservé aux archives de l'Hôpital Notre-Dame nous apprend qu'elle a obtenu 100 dans toutes les matières à l'exception de la chirurgie où elle n'a obtenu que 90. Il nous révèle également qu'elle était apparemment plus dévouée (elle n'a eu que des A) que ponctuelle ou courtoise

(elle n'a eu que des B). Elle obtient néanmoins, sans aucun problème son diplôme en janvier 1917, et quitte alors l'école pour se tourner vers le service privé.

Comme les religieuses occupaient alors la majorité des postes hospitaliers [6], il était en effet d'usage pour les jeunes diplômées francophones et laïques de se tourner vers le service à domicile, et ce d'autant plus qu'il y avait là une demande croissante, du fait notamment du développement croissant de la bourgeoisie depuis la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. La correspondance personnelle de Charlotte, conservée à BAnQ, nous apprend ainsi qu'au printemps 1917, elle est à Nicolet, soignant la femme d'un certain M. Dallaire, gérant de la Banque Nationale [7], puis en août de retour à Montréal, où elle prend soin, la nuit, d'un paralytique du carré Chaboillez [8]. Mais la jeune garde-malade semble s'ennuyer, et veut poursuivre sa formation et se spécialiser, certaine désormais de vouloir poursuivre sa carrière en nursing. C'est pour cette raison qu'elle décide de partir à New York afin de suivre un cours de perfectionnement de six mois à l'Hôpital Bellevue au cours



du printemps et de l'été 1918. Loin de sa famille, qui vit alors dans la peur de la conscription, elle perfectionne ses techniques, ses savoirs et son anglais, avant de retourner à Montréal et à sa pratique privée au cours de l'automne 1918.

Au cours du printemps 1919, elle est contactée par un certain Albert Prévost (1881-1926). Ce neurologue de renom, titulaire de la toute première chaire de neurologie de ce qui allait devenir l'année suivante l'Université de Montréal, est alors à la recherche d'une garde-malade pour gérer le petit sanatorium pour malades nerveux qu'il envisage d'ouvrir, sur le bord de la rivière des Prairies, au début de l'été. Après quelques hésitations et un peu d'insistance de la part du docteur, Charlotte Tassé accepte finalement l'offre et débute en septembre 1919 un essai de deux semaines à titre de garde-malade en chef du Sanatorium Prévost. Elle ignore alors qu'elle va consacrer 45 années de sa vie à cette institution.



Le sanatorium du Dr Prévost vers 1919. BAnQ, fonds Charlotte Tassé.



Charlotte Tassé (au centre) entourée de l'équipe infirmière du sanatorium Prévost, au début des années 1920. BANQ, fonds Charlotte Tassé.

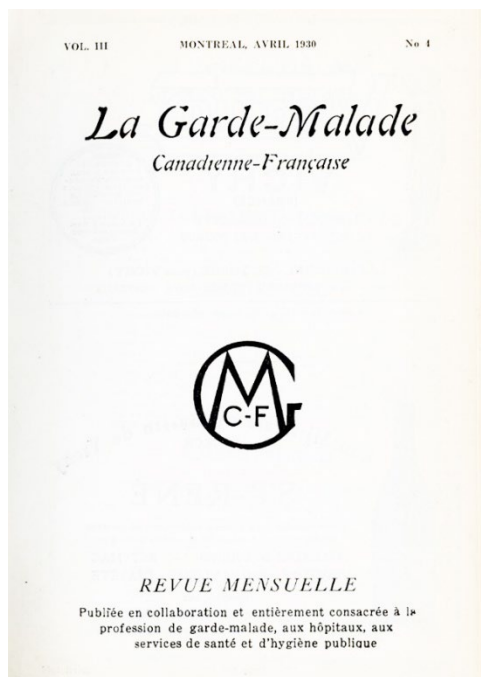
### L'« âme » de la maison

La jeune garde-malade trouve rapidement ses marques dans la petite maison bourgeoise du boulevard Gouin qui accueille alors quelques malades nerveux ou atteints de troubles de la nutrition, sur un vaste terrain boisé en bordure de l'eau. Et elle décide donc de rester.

Dès le mois d'octobre, elle y ouvre même une petite école de gardes-malades dont elle prend la direction (en plus d'y enseigner plusieurs cours), ce qui lui permet d'assurer à peu de frais du personnel supplémentaire à l'établissement. Il faut dire que ce dernier gagne vite en popularité et donc en clientèle, à tel point que dès 1921, l'ajout d'un nouveau bâtiment, voisin, s'impose. Le Dr Prévost, à l'instar de ses deux collègues, le

neurologue Edgard Langlois (1893-1941) et le radiologiste Charles-A. Langlois, est partagé entre l'hôpital, l'université et sa clientèle privée. Il ne peut donc consacrer que ses fins de journée au sanatorium. Tandis que Charlotte, elle, y est à plein temps. C'est ainsi qu'elle devient rapidement « l'âme » de l'institution, selon le mot d'Édouard Montpetit (1881-1954) [9].

Mais le petit établissement fait rapidement face à un défi de taille. Une nuit de juillet 1926, son fondateur a un grave accident de voiture en revenant d'une consultation à Berthier [10]. Transporté d'urgence à l'hôpital Royal Victoria à Montréal, il décède quelques heures plus tard de ses blessures. Dans ce contexte tragique, c'est Charlotte Tassé qui assure alors, avec l'aide des docteurs Langlois, la pérennité de l'établissement. Elle est heureusement aidée dans cette tâche par Heva Prévost-Auger, la sœur du défunt, ainsi que par une jeune garde-malade du nom de Bernadette Lépine (1903-1964), ancienne élève de l'école du sanatorium venue rejoindre l'équipe soignante quelques semaines après le décès du Dr Prévost. C'est notamment grâce à cette dernière, qui vient l'assister tant dans la gestion de



Page couverture de *La Garde-Malade Canadienne-Française*, vol. III n° 4, avril 1930 (collection particulière).

l'équipe de soignante que de l'école, que Charlotte Tassé peut maintenir l'activité du sanatorium, et même s'engager dans de nouvelles responsabilités.

En décembre 1927, Charlotte accepte ainsi de prendre la direction d'une toute nouvelle revue professionnelle, intitulée *La Garde-Malade Canadienne-Française*. Cette dernière, qui reprenait le flambeau d'un bulletin nommé *La Veilleuse* [11], voulait « s'adresser à toutes les gardes-malades canadiennes-françaises du Canada comme des États-Unis, et devenir pour elles un lieu intellectuel et moral, un organe scientifique et professionnel, un moyen d'action, une occasion d'union et de progrès » [12]. Il ne s'agissait ainsi de rien de moins que d'unifier le

corps des gardes-malades franco-canadiennes, au moyen de cette publication mensuelle dont Charlotte Tassé est désormais le visage et le moteur.

### À la tête des gardes-malades canadiennes-françaises

Petit à petit, Charlotte Tassé s'impose comme la principale représentante, au Québec, des gardes-malades canadiennes-françaises. Et la tenue à Montréal, en juillet 1929, du Congrès international des infirmières va confirmer ce nouveau statut. L'événement, qui réunit pendant une semaine pas moins de 6000 infirmières venues du monde entier, est en effet l'occasion d'une mobilisation sans précédent des gardes-malades canadiennes-françaises, menée par Tassé [13]. Il faut dire que bien que le congrès se déroule en terre canadienne-française, le comité d'organisation est essentiellement anglophone, plus encore après le retrait de la représentante des francophones, une garde-malade irlandaise-américaine, en mai 1928.



Membres du Conseil d'administration pour l'organisation du Congrès international des infirmières de Montréal, 1929. BANQ, fonds Charlotte Tassé.

Face à ce qui lui apparaît comme une injustice profonde, Charlotte Tassé mobilise, par le biais de sa revue, les gardes-malades canadiennes-françaises afin de faire pression sur le comité organisateur pour qu'il intègre des francophones dans ses différents comités. La mobilisation est si importante lors de la première réunion publique organisée par *La Garde-Malade Canadienne-Française* que le quotidien *La Presse* croit à la fondation d'une nouvelle association infirmière [14]. Soutenues dans leur combat par des figures importantes du Canada français, comme Édouard Montpetit ou Monseigneur Paul-Émile Léger (1904-1991), les gardes-malades francophones obtiennent finalement gain de cause et plusieurs d'entre elles sont intégrées dans les divers sous-comités d'organisation, incluant Charlotte Tassé. La publication, en juillet 1929, d'un numéro spécial de *La Garde-malade Canadienne-Française* à l'attention des congressistes vient finalement couronner cette victoire. Le volume présente en effet comme panorama du nursing au Québec une histoire du modèle canadien-français du soin infirmier, ce modèle inauguré par Jeanne Mance puis porté par les religieuses hospitalières jusqu'à la création en 1920 de l'Association des gardes-malades enregistrées de la Province de Québec (AGMEPQ), et





dont Charlotte se revendique désormais haut et fort. Représentante des gardes-malades canadiennes-françaises, Charlotte Tassé ne l'est alors pas seulement au Québec, mais également à l'international. C'est ainsi qu'en 1933, elle se rend pour la première fois de sa vie en Europe afin d'assister au Congrès des infirmières qui se déroule à la fois à Paris et à Bruxelles, ainsi qu'au Congrès des Hôpitaux, à Knocke-sur-mer, et au Congrès des gardes-malades catholiques de Lourdes. Elle doit y représenter sa revue *La Garde-Malade Canadienne-Française*, mais aussi rapporter « les méthodes, procédés, innovations, etc., qui seront discutés en ces endroits en même temps qu'elle fera connaître l'effort qui s'est accompli dans notre province ». Elle en profite pour visiter, pendant plus de cinq mois, l'Europe, ses musées, ses lieux touristiques fameux, mais aussi ses institutions psychiatriques et ses écoles infirmières. Elle est en effet toujours à l'affût des innovations, des avancées et des pratiques en usage à l'étranger en vue d'améliorer l'offre de soins québécoise, et en particulier celle de son sanatorium. Il faut dire que ce dernier connaît alors des heures difficiles.

### **À la rescousse du sanatorium**

Depuis le début de la crise économique qui a touché le Canada à la fin de 1929, le sanatorium peine en effet à remplir ses lits et donc ses caisses. Charlotte Tassé a certes relancé une vaste campagne publicitaire dans les principales revues médicales et infirmières de la province, incluant *La Garde-Malade Canadienne-Française* et *L'Union médicale du Canada*, mais cela ne suffit pas. Les riches familles qui envoyaient habituellement leurs malades au sanatorium préfèrent désormais les garder chez elles, faute de moyens. En 1935, le gouvernement vient heureusement à la rescousse de l'institution de soins en lui accordant, par l'intermédiaire du ministre de la Santé de l'époque, le Dr Albiny Paquette (1888-1978), un don de 25 000 \$ [16]. Une aide bienvenue, mais qui ne peut être que temporaire. Il faut une solution plus durable pour préserver le projet du Dr Prévost. Charlotte Tassé concocte alors, avec sa comparse Bernadette Lépine, un plan pour sauver le sanatorium.



À la fin de l'année 1937, elle écrit au bureau du Premier ministre Maurice Duplessis (1890-1959) afin de lui présenter un nouveau projet de charte pour son institution : « Le plan de la nouvelle incorporation serait d'acheter le Sanatorium actuel pour le montant des hypothèques, soit 64 500 \$, de former un bureau d'administration, de former un bureau médical de neurologistes canadiens-français de Montréal. [...] N'ayant plus d'intérêt et de taxes à payer, nous pourrions améliorer les pavillons et donner tout le confort à nos patients [17] ». Elle écrit également au ministre de la Santé pour lui exposer son projet. Elle insiste à cette occasion sur un point : « Il n'est ici aucunement question de rendre service à des individus, mais de faire revivre une œuvre canadienne-française », tout en précisant que le changement de charte permettrait aussi de « recevoir des convalescents, décongestionnant ainsi les hôpitaux généraux et [d'] accepter les patients à un taux moins élevé » [18]. Malgré ses bonnes relations avec le Dr Paquette comme avec la secrétaire de Duplessis, Auréa Cloutier (1893-1982), il lui faut attendre 1945 pour que son projet voie le jour. En effet, la guerre qui débute quelques mois plus tard emporte avec elle le gouvernement Duplessis, qui cède sa place au libéral Adélard Godbout (1892-1956) jusqu'en 1944.

En attendant, Charlotte Tassé continue de travailler pour améliorer la formation de ses consœurs gardes-malades canadiennes-françaises, dans son école bien sûr, dans sa revue, mais aussi en publiant un Manuel des questions et réponses d'examens de gardes-malades qui connaît un franc succès suivi de plusieurs rééditions. En 1938, elle met également en place, au sanatorium, une formation inédite en neurologie et en psychiatrie à l'attention des infirmières diplômées ou des étudiantes de troisième année. Ce cours de perfectionnement débouche sur l'obtention d'un certificat de neuropsychiatrie équivalent à ceux que l'on peut alors obtenir aux États-Unis. Ce sont les débuts de la spécialisation infirmière en psychiatrie au Québec.

Finalement, le 17 mai 1945, les lettres patentes constituant le Sanatorium Prévost en corporation « sans intention de faire un gain pécuniaire » [19] sont enregistrées. Charlotte Tassé et Bernadette Lépine, qui avaient mis en gage leurs assurances-vie et leurs salaires pour emprunter de quoi racheter l'ensemble des parts de l'institution aux médecins du sanatorium afin d'en transformer le statut légal, peuvent désormais, sur le modèle des

grands hôpitaux dirigés par des communautés religieuses, recevoir des financements publics et accueillir des malades sur le Bien-être social. Dans la foulée de cette mutation, l'établissement reçoit d'ailleurs une nouvelle subvention gouvernementale de 25 000 \$. Une nouvelle ère peut alors débiter pour le sanatorium Prévost et pour Charlotte Tassé.

### Un hôpital dirigé par des femmes

Car en plus d'obtenir la mutation de son établissement en corporation à but non lucratif, la garde-malade a choisi de transformer également l'organisation du sanatorium. Désormais, il est géré par un conseil d'administration entièrement composé de femmes laïques, dont elle assure la direction avec Bernadette Lépine, et auquel est rattachée une équipe médicale entièrement masculine. Le sanatorium devient ainsi le tout premier hôpital entièrement géré par des gardes-malades laïques au Québec, et peut-être même au Canada !



Le conseil d'administration (assis) et le bureau médical (debout) du sanatorium Prévost en 1948. BANQ, fonds Charlotte Tassé.



Charlotte Tassé au milieu du premier groupe de gardes-malades auxiliaires, le 28 janvier 1951. BANQ, fonds Charlotte Tassé.

Les projets d'agrandissement vont alors bon train, on achète de nouveaux bâtiments, on en rénove d'autres. Mais il y a aussi des fermetures. Ainsi, en 1947, après avoir formé pas moins de 58 gardes-malades, c'est l'école du sanatorium à laquelle Charlotte Tassé décide de mettre fin, un peu à contrecœur et aussi sous la pression de l'AGMEPQ qui préférerait que le sanatorium offre une formation spécialisée en psychiatrie plutôt qu'un cursus qui fait concurrence aux centres universitaires ouverts depuis sa création [20]. Charlotte est loin d'être contre cette idée, qu'elle a expérimentée en 1938, mais elle a besoin de temps pour établir un véritable cours postsecondaire en nursing psychiatrique reconnu par les instances universitaires. Avant même que ce projet voie le jour, c'est donc une autre école qui ouvre ses portes au sanatorium : une école de gardes-malades auxiliaires, la toute première du Québec, que Charlotte Tassé inaugure, à titre de directrice, en septembre 1950.



Cette toute nouvelle profession dont elle a établi, sur le modèle des *practical nurses* américaines, le champ de compétences, le cursus de formation, ainsi que l'uniforme et l'insigne, doit répondre à la pénurie de main-d'œuvre infirmière qui fait alors rage dans la province. Et le succès est immédiat ! Rapidement, des écoles calquées sur celle du sanatorium ouvrent leurs portes dans des hôpitaux à travers la province. C'est d'ailleurs Charlotte qui est chargée, par le Comité des hôpitaux du Québec, de superviser ces ouvertures. C'est ainsi qu'en quelques années seulement, cette nouvelle profession infirmière se déploie à travers toute la province, offrant une main d'œuvre des plus attendues à un système de santé qui voit la demande de soins s'accroître davantage chaque année.

En parallèle de ce travail, Tassé poursuit son œuvre d'amélioration du sanatorium, au sein duquel elle ouvre en septembre 1951 une innovante clinique externe en partenariat avec l'Université de Montréal, mais aussi de formation des gardes-malades psychiatriques, en invitant par exemple le célèbre psychiatre français Henri Ey (1900-1977) à venir présenter une série de conférences au sanatorium à l'automne 1951. Chaque fois, le sanatorium fait les gros titres et s'affirme plus encore comme un lieu de soins et de formation aussi avant-gardiste qu'incontournable. En 1953, finalement, le cours de perfectionnement en psychiatrie dont Charlotte rêve depuis 15 ans déjà voit le jour. Cette formation d'une durée d'un an, délivrée par des infirmières et des psychiatres du sanatorium à des infirmières graduées, est reconnue par l'Université de Montréal, et mène, à la suite de la réalisation et de la soutenance d'une thèse, à l'obtention d'un certificat de perfectionnement en psychiatrie. Le mercredi 13 octobre 1954, Charlotte Tassé est ainsi aux côtés du doyen de la Faculté de médecine de l'Université de Montréal, le docteur Wilbrod Bonin (1906-1963), pour remettre à Rachel Gagnon, première infirmière à avoir mené à son terme sa formation, le diplôme qui fait d'elle une infirmière psychiatrique licenciée. C'est un pas de plus, et un pas décisif, dans la professionnalisation de cette spécialité infirmière, désormais à part entière.



Remise à Rachel Gagnon du premier diplôme d'infirmière psychiatrique des mains du doyen de la Faculté de médecine de l'Université de Montréal, 1954. BANQ, fonds Charlotte Tassé.

Nul n'est donc réellement étonné de voir l'année suivante l'Association d'Hygiène Mentale du Canada remettre à Charlotte Tassé son prix pour la province de Québec, en l'honneur de tous ses efforts et accomplissements pour l'amélioration de la prise en charge de la santé mentale dans la province. À 62 ans, la garde-malade qui dirige alors l'un des plus importants centres de soin mais aussi de formation psychiatrique du Québec est à l'apogée de sa gloire. Son petit sanatorium, qui vient de changer de nom pour devenir l'Institut Albert-Prévost, inaugure également, cette même année, son tout nouveau Centre psychiatrique, un imposant bâtiment, pensé et dessiné par Bernadette Lépine qui en avait également supervisé la construction [21], et qui permet à l'institution d'accueillir 80 nouveaux malades. L'établissement, qui dix ans auparavant était encore au bord de la faillite, vit alors son âge d'or. Mais le vent ne va malheureusement pas tarder à tourner.



Charlotte Tassé recevant le prix annuel pour le Québec de l'Association d'hygiène mentale du Canada, 1955. BANQ, fonds Charlotte Tassé.

### **Le loup dans la bergerie**

L'arrivée en 1957 d'un jeune psychiatre nommé Camille Laurin (1922-1999) au sein de l'Institut Albert-Prévost va bouleverser la quiétude de l'institution. Ambitieux et convaincu qu'il faut réformer la psychiatrie québécoise [22], le futur ministre décide de faire de l'établissement le laboratoire de son projet de réformes. Rapidement devenu psychiatre en chef de l'institution, il recrute de jeunes psychiatres en accord avec ses vues réformatrices et son intérêt pour la psychanalyse [23] avant de s'attaquer à l'organisation même de l'établissement. Il supporte mal, en effet, que des gardes-malades puissent avoir leur mot à dire sur son travail et sur le fonctionnement de l'institution. À ses yeux, il est temps que les psychiatres prennent la tête des hôpitaux psychiatriques de la province.



Réception organisée à l'occasion de l'accréditation de l'Institut par l'American Psychiatric Association en 1961. BAnQ, fonds Charlotte Tassé.

Mais c'est sans compter le caractère bien trempé de Charlotte Tassé qui ne compte pas se laisser ni marcher sur les pieds, ni déposséder de cette maison qui est la sienne depuis près de 40 ans déjà. Dès le début des années 1960, la guerre est donc déclarée entre ces deux fortes personnalités aux ambitions opposées.

Les provocations et les menaces se multiplient en effet des deux côtés, jusqu'à ce que le gouvernement provincial, sollicité par Laurin, intervienne [24]. Le 10 juillet 1962, le ministre de la Santé Alphonse Couturier (1902-1995) annonce la suspension du conseil d'administration, la nomination d'un administrateur par intérim (un certain Thomas J. Pogany) et la création d'une commission d'enquête confiée au juge André Régner (1896-1982). Les gardes Tassé et Lépine sont alors écartées de l'administration de leur institution, confiée aux psychiatres par le nouvel administrateur, et elles sont assignées à résidence dans leurs chambres au sein de l'Institut. Elles tentent bien alors de faire invalider la





Bernadette Lépine vers 1953. BAnQ, fonds Charlotte Tassé.

commission, mais rien n'y fait. Le 20 juin 1963, juste avant l'engagement officiel de l'enquête, les gardes Tassé et Lépine remettent publiquement leur démission et quittent la maison où elles ont œuvré pendant 44 ans, pour l'une, et 37 ans, pour l'autre. Il faut ensuite attendre le 4 juin 1964 pour que le rapport de la commission Régnier soit rendu public. Entre temps, le 1<sup>er</sup> février 1964, Bernadette s'éteint à l'Hôtel-Dieu de Montréal.

Bien que le rapport de la commission Régnier suggère finalement d'écarter les psychiatres mutins de la gestion de l'Institut, le gouvernement choisit de ne pas suivre ces recommandations. Il confie les rênes de l'Institut à Laurin et Pogany.

Charlotte Tassé est alors certes nommée membre honoraire du nouveau conseil d'administration de l'Institut Albert-Prévost, mais le poste est surtout honorifique, car dans les faits les psychiatres dirigent désormais l'établissement. La garde-malade se retire alors dans un petit appartement du boulevard Laurentien. De là, elle continue à suivre la vie de son institution, qui connaît rapidement des déboires avec ses nouveaux administrateurs, mais aussi le développement de la profession infirmière au Québec. L'année précédente, elle avait d'ailleurs légué sa revue (renommée en 1963 les *Cahiers du nursing*) pour un dollar symbolique à l'Association des infirmières auxiliaires de la province. La lettre que lui envoie Camille Laurin en 1969 pour l'inviter aux célébrations du 50<sup>e</sup> anniversaire du sanatorium, est reçue par la garde-malade comme une dernière offense. Blessée, elle renvoie une missive amère à celui qui est désormais politicien à plein temps, lui annonçant son refus d'assister à l'événement.



### La fin, puis l'oubli

Le début des années 1970 est marqué par l'aggravation des problèmes de santé de Charlotte Tassé, qui l'oblige à rejoindre une maison médicale. En 1972, se sentant certainement faiblir, elle engage des démarches auprès de la Bibliothèque nationale du Québec pour y déposer les archives de sa vie et de son institution, consciente du rôle majeur qu'elle a joué dans l'histoire des infirmières québécoises. L'année suivante, après une ultime crise de gouvernance, « son » Institut est placé sous tutelle et fusionné avec l'hôpital voisin du Sacré-Cœur, pour en devenir le département de psychiatrie. C'est la fin de la petite institution autonome, créée en 1919 par le Dr Prévost, maintenue en vie et largement développée, pendant presque un demi-siècle, par Charlotte Tassé. À 80 ans, cette dernière vit, elle aussi, ses derniers moments. Elle s'éteint le 29 juillet 1974 à l'Hôtel-Dieu de Montréal, et sera inhumée dans le caveau familial à Henryville.

À l'annonce de son décès, les hommages se multiplient pour célébrer une vie entièrement dédiée aux gardes-malades canadiennes-françaises. Telle une Florence Nightingale québécoise (même si elle préférerait Jeanne Mance), Charlotte Tassé a en effet transformé sa profession, lui apportant reconnaissance et prestige, autant qu'elle l'a incarnée. Moteur du développement du nursing psychiatrique au Québec ainsi que de la professionnalisation des gardes-malades canadiennes-françaises, elle fut aussi la fondatrice d'une profession de santé qui compte aujourd'hui plus de 28 000 membres dans la seule province.

Pourtant, son nom va être rapidement oublié. En effet, l'histoire de la psychiatrie québécoise a d'abord été écrite par les psychiatres eux-mêmes, en particulier Camille Laurin, qui ont renvoyé son œuvre du côté d'une grande Noirceur à laquelle la « Révolution tranquille au chapitre de la psychiatrie » [25], engagée par eux dans les années 1960, aurait mis fin. Son nom comme son visage ont ensuite été presque entièrement effacés de l'institution qu'elle a pourtant dirigée pendant 45 ans, au profit de ceux de ces mêmes psychiatres réformateurs. L'histoire des femmes, qui se développa dans les années 1980, ne s'intéressa guère aux infirmières, alors perçues comme de simples subalternes dominées par les médecins, et laissa donc Charlotte Tassé dans l'ombre de l'Histoire. Quant à l'histoire du nursing, elle a été plus longue à se développer et a d'abord cherché dans les modèles anglo-saxons et états-uniens des repères de sa professionnalisation. Ce



n'est que très récemment que des historiens et des historiennes se sont intéressés aux multiples réalisations de cette garde-malade hors du commun.

Et ce travail ne fut pas vain. En mai 2023, le pavillon Albert-Prévost (nouveau nom du sanatorium depuis la fusion de 1973) inaugurera en effet, près de 50 ans après sa mort, une aile Charlotte Tassé. Une plaque et une exposition permanente permettront de revenir sur la vie et les réalisations de cette soignante d'exception. Cette réparation assurera un nouveau rayonnement à son nom, peut-être davantage que la toute petite rue Charlotte-Tassé dans Cartierville, ou que le centre de formation nommé en son honneur à Longueuil. Il importe en effet que le nom de Charlotte Tassé trouve désormais sa place dans l'histoire du Québec et de ses infirmières, comme celui de Florence Nightingale s'est inscrit dans l'histoire de l'Angleterre et plus largement dans l'histoire mondiale du nursing. Elle aussi fut une soignante plus grande que nature, qui participa activement et directement à faire reconnaître les gardes-malades canadiennes-françaises comme des soignantes à part entière, dans leur propre province, leur propre pays et même à travers le monde. Elle mérite donc pleinement sa place au Panthéon des soignantes québécoises aux côtés de ces actrices majeures de la solidarité que furent Jeanne Mance, Marguerite Bourgeoys, Marie de l'Incarnation, Mère Gamelin ou encore Mère d'Youville.



## Articles de référence

Ce texte reprend, pour partie, les articles suivants :

- Alexandre Klein, « Charlotte Tassé (1893-1974), garde-malade canadienne-française », Durocher, R. (dir.), *Portraits de femmes et d'hommes remarquables. Éléments de culture générale*, Montréal, JFD Éditions, 2022, p. 194-200.
- Alexandre Klein, « Charlotte Tassé et Bernadette Lépine, fondatrices à part entière de l'Institut Albert-Prévost », *Santé mentale au Québec*, Volume XLIV, n° 2, automne 2019, p. 39-52.
- Alexandre Klein, « Charlotte Tassé (1893-1974), infatigable promotrice du modèle de la garde-malade canadienne-française », *Recherche en soins infirmiers*, 134, septembre 2018, p. 78-93.

## Notes

- [1] Lapointe G., « L'infirmière et sa formation », *Canadian Nurse*, Décembre 1971, p. 25.
- [2] *Henryville... 175 ans de vie !*, 1985, p. 148.
- [3] Brosseau JD, *Essai de monographie paroissiale, St-Georges d'Henryville et la seigneurie de Noyan*, La compagnie d'imprimerie et comptabilités de Saint-Hyacinthe, 1913, p. 11.
- [4] À son époque, seules les célibataires pouvaient être gardes-malades. Le mariage signait automatiquement la fin de leur carrière.
- [5] Ferland-Angers A., *L'École d'infirmières de l'hôpital Notre-Dame, 1898-1948*, Montréal, Éditions Contrecoeur, 1948, p. 28.
- [6] Yolande Cohen, *Profession infirmière. Une histoire des soins dans les hôpitaux du Québec*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2000.
- [7] Lettre de Charlotte à Liliane du 10 mars 1917. BAnQ, Centre d'archives de Montréal, Fonds Charlotte Tassé, P307, S1 SS1 D3.
- [8] Lettre de Maurice à Liliane du 2 août 1917. BAnQ, Centre d'archives de Montréal, Fonds Charlotte Tassé, P307, S1 SS1 D3.
- [9] Édouard Montpetit, 1926, « Albert Prévost », *Revue trimestrielle canadienne*, 19 septembre 1926, p. 361-367.
- [10] Guy Grenier, « PRÉVOST, ALBERT », *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 15, Université Laval/University of Toronto, 2003, consulté le 8 févr. 2023, [http://www.biographi.ca/fr/bio/prevost\\_albert\\_15F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/prevost_albert_15F.html).
- [11] Yolande Cohen et Éric Vaillancourt, 1997, « L'identité professionnelle des infirmières canadiennes-françaises à travers leurs revues (1924-1956) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 50(4), p. 537-570.
- [12] Charlotte Tassé, « Notre programme », *La Garde-Malade Canadienne-Française*, I(1), Janvier 1928, p. 5.



- [13] Alexandre Klein et Hubert Larose-Dutil, « S'unir dans l'émotion. Le Congrès international des infirmières de 1929, moment charnière d'affirmation des gardes-malades canadiennes-françaises », *Revue d'Histoire de l'Amérique Française*, 2023 (sous presse).
- [14] « Une nouvelle association voit le jour », *La Presse*, 22 octobre 1928, p. 7.
- [15] La Rédaction, « Le départ de Mlle Charlotte Tassé », *La Garde-Malade-Canadien-Française*, Mai 1933, p. 296.
- [16] Documents financiers. BAnQ, Centre d'archives de Montréal, Fonds Charlotte Tassé, P307 S2 SS1 D3.
- [17] Lettre de Charlotte Tassé à Auréa Cloutier, 13 décembre 1937, Documents constitutifs. BAnQ, Centre d'archives de Montréal, Fonds Charlotte Tassé, P307 S2 SS1 D2.
- [18] Lettre de Charlotte Tassé à Albiny Paquette, 7 janvier 1938, Documents constitutifs. BAnQ, Centre d'archives de Montréal, Fonds Charlotte Tassé, P307 S2 SS1 D2.
- [19] Lettres patentes constituant en corporation « Sanatorium Prévost », Documents constitutifs. BAnQ, Centre d'archives de Montréal, Fonds Charlotte Tassé, P307 S2 SS1 D2.
- [20] Lettre de Charlotte Tassé à Ethel Frances Upton, 5 mars 1941, BAnQ, Centre d'archives de Montréal, Fonds Charlotte Tassé, P307 S2 SS3 D2.
- [21] Bernadette Lépine, « L'évolution du Sanatorium Prévost », *La Garde-Malade Canadienne-Française*, janvier 1955, p. 24-29.
- [22] Jean-Claude Picard, *Camille Laurin. L'homme debout*, Montréal, Boréal, 2003.
- [23] Desgroseilliers, René, 2001, « L'histoire de la psychanalyse à Albert-Prévost », *Filigrane*, 10(1), p. 6-37.
- [24] Alexandre Klein, 2018, « À propos des relations entre infirmières, médecins et gouvernements. L'histoire de la commission Régnier (1962-1964) », *Histoire engagée*, <http://histoireengagee.ca/?p=8046>.
- [25] Dominique Bédard, Denis Lazure et Charles A. Roberts, 1964, « Une révolution tranquille au Québec au chapitre de la psychiatrie », *Laval médical*, 35, 9 (1964), p. 1042-1050.